

I

J'ai mal dormi. La chaleur est étouffante sur la capitale depuis début août, après un mois de juillet pluvieux et plutôt frisquet.

Cette nuit, dans ma chambre située sous les combles, le mercure n'a pas dû descendre en dessous de vingt-cinq degrés malgré le ventilateur que j'ai acheté hier chez Darty.

Je me suis réveillé toutes les heures, en sueur, la bouche pâteuse. Obligé de me lever pour boire un peu d'eau tiède au robinet de la salle de bains. Conséquence logique, je suis d'une humeur bougonne.

Dans la cuisine, je constate sans étonnement qu'il n'y a pas l'ombre d'un quignon de pain dans la huche. J'ai une faim de loup et je n'ai pas l'intention de me satisfaire des deux cracottes molles que je déniche dans le meuble sous l'évier.

Bien décidé à ne pas faire de cette journée le prolongement de cette nuit pourrie, je remonte dans ma chambre enfile un vieux survêt, chausse mes Stan Smith fétiches et sors. Direction la boulangerie. Celle sur la droite qui fait les meilleures baguettes de Vanves.

Le premier pied que je pose dans la rue François-I^{er} finit sa course dans une crotte énorme, manifestement déposée là par un mâtin de la taille d'un mammoth. Le juron que je laisse échapper sonne comme une lapalissade. C'est le pied gauche. Et alors ? Je devrais m'en réjouir pour confirmer l'adage ? Que dalle ! C'est la merde, point barre. Furieux, je me lance dans le dégrassage de ma chaussure sur le rebord du trottoir quand j'aperçois, plus loin dans la rue, une dame et son chien.

C'est un petit rat pelé dont j'ai du mal à croire qu'il puisse être le propriétaire de cet excrément gigantesque devant peser la moitié de son poids. Cependant, l'attitude de sa maîtresse me met la puce à l'oreille. Elle tire sur la laisse de son affreux bien plus fortement qu'elle ne le devrait. Les pattes avant du rase-moquette ne touchent plus le sol, fouettant l'air de façon ridicule tels deux petits moignons, quand les postérieures peinent à suivre le rythme qu'on leur impose. Il est clair que la vieille bique essaie de s'éloigner le plus vite possible de ma petite personne. C'est ce que j'appelle un délit de fuite caractérisé. La colère me gagne. Quelques enjambées rapides et je les rejoins.

— Madame ?

Elle ne s'arrête pas, continuant d'étrangler son cabot pour le forcer à accélérer. Je prends acte et j'opte pour la manière forte. Je la dépasse vivement, stoppe et lui fais face. Elle s'arrête. Soixante-dix ans bien tassés, elle porte une robe qu'elle a dû tailler elle-même dans une vieille toile cirée. Ses orteils, gainés de chaussettes de contention marron, dépas-

sent de ses sandales fatiguées. Ses cheveux ont une drôle de couleur, entre gris clair et gris foncé, comme dirait Goldman. Je me force à sourire et, du ton mielleux digne d'un représentant de commerce désireux de fourguer une encyclopédie en vingt-quatre volumes, je l'interpelle à nouveau :

— Madame ?

Elle n'a pas le choix : moins d'un mètre nous sépare, elle ne peut m'ignorer :

— Oui ?

— Bonjour.

— Bonjour, monsieur, dit-elle pour feindre une politesse de bon aloi.

Je commence par une question facile :

— Ce chien est à vous ?

Et, de mon plus bel index, le droit, je pointe sa bestiole qui essaie péniblement de reprendre son souffle, hoquetant comme s'il avait avalé un bretzel de travers. Deux, même.

— Euh..., oui...

— Cet adorable... Euh... C'est un chihawha, n'est-ce pas ?

— Un chihuahua, oui, me confirme-t-elle en appuyant sur les deux dernières syllabes pour me faire comprendre mon erreur de prononciation.

— Un chihuahua, mmm. C'est bolivien, non ?

— Mexicain, me précise-t-elle.

Fin du PV de chique¹. J'enchaîne sur une question plus difficile, celle à mille euros :

1. Procès verbal où l'on note la première version d'un malfaiteur, qui est généralement un tissu de mensonges pour le confronter par la suite à ses propres incohérences.

— Serait-ce, madame, votre adorable chihuahua mexicain qui vient de déféquer devant mon pavillon ? Juste là-bas, celui qui a la porte verte ? je demande en indiquant la scène de crime d'un geste de la main.

Elle fait mine de regarder.

— Euh..., non... Je...

Je ne compte plus les gardes à vue au cours desquelles j'ai fait craquer de bien meilleurs menteurs que cette brave septuagénaire. Mon métier m'a appris à flairer les mythomanes comme le cochon la truffe. Tel *X-Or*, cette série que je regardais petit à la télé, il ne me faut que trois millièmes de seconde pour savoir qu'elle ment.

Ma réponse ne se fait pas attendre. Je pose mes fesses contre le capot de la voiture la plus proche – une Mercedes noire sale qui appartient à mon voisin, celui avec les béquilles –, m'empare du tract publicitaire coincé sous l'essuie-glace et viens prélever un échantillon de la merde coincée sous ma semelle gauche.

Quand j'ai fini, je plie avec précaution le tract en quatre pour emprisonner le caca en son centre et le glisse dans ma poche. Puis, je me baisse pour arracher ex abrupto quelques poils du chihuahua (au niveau de sa queue, là où ils sont plus longs). Le roquet lâche un petit aboiement de surprise.

La grand-mère cynophile se met à crier :

— Non, mais, ça va pas ? Vous êtes fou !

Nerveusement, elle farfouille dans son cabas et en sort un téléphone portable dont elle déploie l'antenne télescopique chromée.

— Vous êtes un grand malade, monsieur ! hurlet-elle. J'appelle la police !

— Inutile de vous donner cette peine, chère madame...

Après m'être assuré que je ne me suis pas taché les mains, j'attrape ma carte tricolore dans la poche arrière de mon survêtement, je l'ouvre et la présente à mon interlocutrice excédée.

— ... je suis la police.

Ses doigts cessent leur frénétique ballet sur le clavier de son cellulaire préhistorique. Elle prend le temps de déchiffrer ma brème. Je le lui laisse, puis j'enchaîne :

— Vous n'êtes pas sans savoir, chère madame, que la loi oblige les propriétaires canins à ramasser les déjections de leur protégé quand celui-ci se soulage sur la voie publique. Pour votre gouverne, à Paris comme à Vanves, les contrevenants s'exposent à une amende de trente-huit euros.

— Oui..., mais je...

— Oui, mais je quoi, madame ? Votre chien n'avait pas déféqué sur le trottoir ?

— Non... Ce n'est pas lui ! dit-elle subitement avec un aplomb retrouvé.

— Bien. Alors, chère madame, laissez-moi vous expliquer. Comme vous venez de le constater, je viens de prendre deux échantillons : l'un de l'excrément, l'autre de votre chien. Une simple analyse ADN confirmera que votre horrible rat musqué est le propriétaire de cette chose immonde. Vous serez alors redevable de l'amende de première classe que je viens de vous évoquer.

J'ai du mal à rester sérieux ; toutefois, je continue :

— Comme je n'ai aucun doute sur la culpabilité de votre abominable boule de poils, je vais vous demander de me communiquer votre identité et l'adresse de votre domicile principal afin que, dès les résultats des analyses arrivés, je vous fasse parvenir le procès-verbal d'infraction. Sur ce dernier, vous collerez le timbre-amende correspondant et le renverrez à l'adresse indiquée en prenant soin de ne pas dépasser la date limite d'envoi sous peine de quoi une majoration vous sera alors appliquée. Ai-je été clair, madame ? Madame ?...

À ce moment précis, je regrette de ne pas avoir d'appareil photo pour fixer sa tête sur la pellicule.

— Il... Peut-être n'est-il pas utile... Je vous présente mes excuses, monsieur l'inspecteur... Peut-être..., marmonne-t-elle.

Magnanime, je la coupe :

— Excuses acceptées, madame. Mais pour cette fois seulement. Nous allons en rester là, mais j'ose espérer que, tel le corbeau de la fable, on ne vous y reprendra plus.

— Oh non ! Vous pouvez compter sur moi, monsieur l'inspecteur.

— Bien. Je garde toutefois les scellés, je dis en secouant le tract parfumé.

— Oh ! Ce n'est pas la peine, monsieur l'inspecteur.

— Bien. Vous pouvez circuler, madame. Je reste à votre disposition pour tous renseignements complémentaires. Vous n'aurez qu'à demander

le commissaire principal Kuhn, police judiciaire, brigade criminelle, au 36, quai des Orfèvres, Paris.

Sans demander son reste, elle s'en va dans ses petits souliers – ses petites sandales plutôt. Derrière elle trotte son petit putois.

Je reprends ma route vers la boulangerie un large sourire aux lèvres. Le tract file illico presto dans la première poubelle que je croise. N'y tenant plus, je me mets à rire franchement.

Je ne résiste pas et raccourcis ma baguette encore chaude d'un bon tiers. Alors que je m'enfourne une bouchée monstrueuse dans le bec, mon téléphone sonne. Sur l'écran, la photo du commandant Letellier, de permanence ce week-end, s'affiche. Je décroche.

— Kuhn. J'écoute.

— Nils, c'est Alain à l'appareil.

Je n'ai pas envie de lui dire que, de nos jours, tous les téléphones ont la présentation du numéro et que, avec un smartphone, la trombine du correspondant apparaît.

C'est un détail pour le chef de groupe. Avec quinze ans de maison, dont dix à la Crim, il a tant d'autres qualités que je lui pardonne volontiers. Je feins donc la surprise :

— Ah ! Alain ? Quoi de neuf ? Une affaire qui chauffe ?

— Tu ne crois pas si bien dire.

Je m'arrête et tends l'oreille. Depuis que je suis rentré de vacances, à la fin de la deuxième semaine de juillet, on ne peut pas dire que la Crim ait été très sollicitée. Plutôt calme pour tout dire.

— Qu'est-ce qu'on a ?

— Une femme de type africain. Assassinée.

— Où est le corps ?

— Entre les rails de chemin de fer, au niveau de la gare du Nord. Sous le pont du boulevard de la Chapelle.

— Tu y es, là ?

— Dans deux minutes, nous sommes encore dans la voiture.

— Qui est avec toi ?

— Anissa.

Par réflexe, je jette un œil sur mon poignet gauche à l'endroit où je porte d'ordinaire ma Speedmaster (quand je ne sors pas précipitamment de chez moi à la recherche d'une bonne tartine de pain frais). Superbe tocante suisse que mon ex-femme m'a offerte pour mes trente ans.

— Quelle heure est-il ?

— Huit heures quatorze, répond Letellier qui doit lire l'horloge du tableau de bord pour être si précis.

— OK. Je prends une douche et un café et je suis sur place dans...

Depuis Vanves, je prends le périph' jusqu'à la porte de la Chapelle. À cette heure-ci, un dimanche, il sera fluide. J'enchaîne sur la rue Marx-Dormoy...

— J'y suis dans une petite trentaine de minutes. À tout de suite.

Je raccroche. Une pièce de puzzle verte sur l'écran de mon Samsung m'indique que j'ai reçu un SMS. Je l'ouvre. *HA ! HA ! HA !* Une erreur certainement. J'efface.

C'est en trotinant que je rejoins mon pavillon. Je remarque que le caca chihuahuesque qui trônait un peu plus tôt devant ma porte a été nettoyé. Je souris.